

quatre points cardinaux (20) ; elle était divisée en quatre corps ou assises superposées, chacune d'elles en retraite sur celle qui lui était immédiatement inférieure. Telle était, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, la forme ordinaire des *teocallis* aztèques, forme qui rappelait d'une manière frappante les constructions pyramidales primitives de l'ancien monde (21). On montait par des degrés jusqu'à l'étroite terrasse ou plate-forme qui régnait au pied du second étage : on suivait cette plate-forme jusqu'au côté opposé de l'édifice, où l'on trouvait un second escalier conduisant à une terrasse semblable, qui entourait la base du troisième étage. Cette terrasse n'avait que la largeur déterminée par la retraite de chacune des assises, et par suite de cette disposition, il fallait faire quatre fois le tour de l'édifice avant de parvenir au sommet. Il en résultait un effet très-imposant dans les cérémonies religieuses, alors que le pompeux cortège des prêtres se déployait processionnellement, aux sons d'une musique sacrée, autour des larges flancs de la pyramide, s'élevant d'étage en étage jusqu'au faite du monument, aux yeux de tout un peuple émerveillé.

On ne saurait donner avec aucun degré de certitude les dimensions du temple. Les conquérants jugeaient à vue d'œil, et s'inquiétaient rarement de relever les mesures exactes d'un édifice. Il est probable que celui-ci n'avait guère moins de

moderne, on a trouvé de gros blocs de pierre sculptée, enfouis à la profondeur de trente à quarante pieds. *Ibid.*, *loc. cit.*

(20) Clavigero, sur l'autorité prétendue du « Conquérant anonyme, » dit qu'elle était de forme oblongue. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 27, *nota.*) Mais le « Conquérant anonyme » ne dit pas un mot du *teocalli*, et sa misérable vignette en bois est trop évidemment dépourvue de toute proportion, pour qu'on puisse en tirer aucune induction. (*Comp. Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 307.) Torquemada et Gomara disent tous deux qu'il était carré (*Monarch. ind.*, lib. 8, cap. 11 ; *Crónica*, cap. 80) ; et Toribio de Benavente dit, en parlant des temples mexicains en général, qu'ils avaient cette forme. *Hist. de los Indios*, Ms., partie 1, cap. 12.

(21) Voir l'Appendice, seconde partie.

trois cents pieds carrés à sa base (22) ; et comme les Espagnols comptèrent cent quatorze degrés, on peut supposer que sa hauteur était à peu près de cent pieds (23).

Quand Cortés arriva devant le *teocalli*, il trouva deux prêtres et plusieurs caciques chargés par Montézuma de lui éviter la fatigue de l'ascension, en le portant sur leurs épaules, comme on avait fait pour l'empereur ; mais le général s'excusa, préférant monter à la tête de ses compagnons. Parvenus au sommet, ils se trouvèrent sur une vaste plate-forme, revêtue de larges dalles. Le premier objet qui frappa leur vue fut un gros bloc de jaspe, dont la forme particulière indiquait que c'était là qu'on étendait les malheureux destinés au sacrifice. Sa surface convexe, en soulevant la poitrine de la victime, permettait aux prêtres d'accomplir plus facilement leur œuvre diaboli-

(22) Clavigero, qui l'appelle oblong, adopte pour la longueur l'évaluation de Torquemada (et non pas, comme il le prétend, celle de Sahagun, qu'il n'avait pas vue ; Sahagun, d'ailleurs, ne donne pas la dimension de l'édifice), et pour la largeur, celle de Gomara, qui est un peu moindre. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 28, *note.*) Ces deux autorités représentant l'une et l'autre l'édifice comme carré, cette espèce de moyen terme pris par Clavigero est assez bizarre. Toribio, qui mesura un *teocalli* de la forme ordinaire dans la ville de Tenayuca, trouva quarante *brazas*, ou deux cent quarante pieds de côté. (*Hist. de los Indios*, Ms., partie 1, cap. 12.) Le grand temple de Mexico devait avoir des dimensions plus considérables, et, à défaut de meilleures autorités, on peut accepter celle de Torquemada, qui lui donne un peu plus de trois cent soixante pieds de Tolède (soit trois cent huit pieds de France) de côté. (*Monarch. ind.*, lib. 8, cap. 11.) Comment M. de Humboldt peut-il parler du grand concours de témoignages, à l'occasion des dimensions du temple ? (*Essai politique*, t. 2, p. 41.) Il n'y a pas deux autorités qui s'accordent.

(23) Bernal Diaz dit avoir compté cent quatorze marches. (*Hist. de la conq.*, cap. 92.) Toribio affirme que plusieurs personnes qui les avaient comptées lui avaient dit qu'il y en avait plus de cent. (*Hist. de los Ind.*, Ms., partie 1, cap. 12.) Ces marches ne pouvaient guère avoir moins de huit à dix pouces de hauteur chacune : Clavigero suppose qu'elles avaient un pied, et en conclut que l'édifice avait cent quatorze pieds de haut, ni plus ni moins. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 28-29.) Il faut souvent, en histoire, savoir se borner aux probabilités.

que, qui consistait à lui arracher le cœur. A l'autre extrémité de la plate-forme s'élevaient deux tours ou sanctuaires, composées de trois étages, le premier en pierre et en stuc, les deux autres en bois sculpté. Dans la partie inférieure étaient déposées les images des dieux ; les compartiments supérieurs contenaient les ustensiles qui servaient aux cérémonies religieuses, et les cendres de quelques-uns des princes aztèques, qui avaient exprimé le désir de reposer dans ce tombeau aérien. Devant chacun des deux sanctuaires était un autel, sur lequel brûlait un feu perpétuel, dont l'extinction était un présage aussi funeste pour l'empire que l'eût été dans l'ancienne Rome l'extinction du feu des vestales. Là aussi on voyait l'énorme tambour cylindrique fait de peaux de serpents, qui ne retentissait que dans les occasions extraordinaires : il rendait alors un son lugubre, qu'on entendait à plusieurs milles à la ronde, son qui plus tard devait annoncer la guerre aux Espagnols.

Au moment où Cortés mettait le pied sur la plate-forme, Montézuma, accompagné du grand-prêtre, s'avança à sa rencontre : « Vous êtes fatigué, Malintzin, lui dit-il, d'avoir monté les degrés de notre grand temple. » Mais Cortés répondit, avec assurance, que « les Espagnols n'étaient jamais fatigués. » Alors l'empereur, le prenant par la main, lui indiqua les localités des environs. Le temple au faite duquel ils étaient, dominant tous les autres édifices de la capitale, offrait le point de vue le plus élevé en même temps que le plus central. A leurs pieds se déroulait la ville comme une carte immense, avec ses rues et ses canaux se coupant à angles droits, et ses toits en terrasse, semblables à autant de parterres de fleurs. Tout paraissait plein de vie et de mouvement ; les pirogues se croisaient en tous sens sur les canaux ; les rues, remplies d'une population affairée, offraient un mélange de costumes variés et pittoresques ; de la grande place du marché, qu'ils venaient de quitter, un murmure confus de voix et de sons indéfinissables s'élevait jusqu'à eux (24). On re-

(24) « Tornamos à ver la gran plaça, y la multitud de gente que en ella

connaissait distinctement le plan symétrique de la ville, avec ses principales voies débouchant, en quelque sorte, des quatre portes du *coatepantli*, et se reliant aux chaussées, qui formaient les grandes avenues de la capitale. Cette disposition simple et régulière était reproduite dans un grand nombre des villes secondaires, où les grandes routes convergeaient vers le principal *teocalli*, comme vers un centre commun (25). On distinguait la position insulaire de la métropole, baignée de tous côtés par les flots salés du Tezeuco, et au loin les eaux fraîches et claires du Chalco : bien au delà se déployait une vaste perspective de plaines et de bois onduleux, du sein desquels on voyait çà et là poindre au-dessus de la cime des arbres les murailles blanches d'un temple (26). L'œil s'étendait sans interruption jusqu'au pied de la grande chaîne circulaire des montagnes, dont les pics gelés étincelaient aux rayons du soleil du matin ; tandis qu'une sombre colonne de fumée, s'élevant en tourbillonnant de la tête pelée du Popocatepetl, annonçait l'active présence de l'élément destructeur au sein de cette belle vallée.

Cortés, à la vue de ce magnifique spectacle, ne put contenir

auia, unos comprando, y otros vendiendo, que solamente il rumor, y zum-bido de las voces, y palabras que alli auia, sonana mas que de una legua ! » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 92.

(25) « Y por honrar mas sus templos sacaban los caminos muy derechos por cordel de una y de dos leguas que era cosa harto de ver, desde lo alto del principal templo, como venian de todos los pueblos menores y barrios ; salian los caminos muy derechos y iban à dar al patio de los teocallis. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 12.

(26) « No se contentaba el demonio con los (teucales) ya dichos, sino que en cada pueblo, en cada barrio, y à cuarto de legua, tenian otros patios pequeños adonde habia tres ó cuatro teocallis, y en algunos mas, en otras partes solo uno, y en cada mogote ó cerrejon uno ó dos, y por los caminos y entre los maizales, habia otros muchos pequeños, y todos estaban blancos y encalados, que parecian y abultaban mucho, que en la tierra bien poblada parecia que todo estaba lleno de casas, en especial de los patios del demonio, que eran muy de ver. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., ubi *suprà*.

son admiration devant le maître de ce florissant empire. Bientôt, cependant, ses pensées prirent un autre cours, et se tournant vers le père Olmédo, qui était à ses côtés, il lui fit remarquer que cette plate-forme serait un admirable emplacement pour y planter la croix chrétienne, si Montézuma voulait le permettre. Mais le prudent ecclésiastique lui répondit, avec ce bon sens qui paraît avoir si souvent manqué à son commandant en pareille occasion, qu'une proposition de cette nature serait en ce moment ou ne peut plus inopportune, le monarque indien n'ayant pas encore manifesté de dispositions favorables au christianisme (27).

Cortés demanda alors à Montézuma la permission d'entrer dans les sanctuaires et de voir les images de ses dieux. L'empereur, après une courte consultation avec les prêtres, y consentit, et conduisit les Espagnols dans l'intérieur d'une des deux chapelles. Ils se trouvèrent dans une pièce spacieuse, dont les parois étaient ornées d'incrustations en stuc, sur lesquelles étaient sculptées différentes figures, représentant peut-être le calendrier mexicain, ou bien le rituel des prêtres. A l'extrémité de ce salon se trouvait un enfoncement, dont le plafond en charpente était richement sculpté et doré. Au-dessus de l'autel placé dans ce sanctuaire se dressait l'image colossale d'Huitzilopochtli, dieu de la guerre et divinité tutélaire des Aztèques. Des traits hideux, d'un caractère symbolique, défiguraient son visage. Il tenait dans sa main droite un arc, et dans la gauche un faisceau de flèches dorées, qu'une légende mystique rattachait aux victoires de son peuple. Autour de ses reins s'enroulaient les larges anneaux d'un serpent, en perles et en pierres précieuses, également répandues avec profusion sur la personne du dieu. Sur son pied gauche brillaient les plumes délicates de Foiseau-mouche, qui, par une étrange bizarrerie, donnait son nom à cette redoutable divinité (28). Le plus remarquable de ses ornements était une

(27) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, ubi suprâ.*

(28) Ante, vol. 1, Introdect.

chaîne suspendue à son cou et composée de cœurs d'or et d'argent disposés alternativement, emblème de l'hommage qui lui était le plus agréable. Trois cœurs humains, encore fumants et palpitants peut-être, comme s'ils venaient d'être arrachés du sein des victimes, étaient placés devant lui sur l'autel, témoignage encore moins équivoque de ses sangui- naires exigences.

La chapelle voisine était dédiée à une divinité moins barbare. C'était Tezcatlipoca, le plus révéré des dieux après cet Être invisible, le Dieu suprême, qui n'était représenté par aucune image ni renfermé dans aucun temple. Tezcatlipoca avait créé le monde, et veillait sur son ouvrage avec une sollicitude providentielle. On le représentait sous les traits d'un jeune homme, et sa statue, en pierre noire polie, était ornée de feuilles d'or et de riches ornements : un bouclier, reluisant comme un miroir, et sur lequel semblaient se réfléchir tous les événements, était le plus caractéristique de ses attributs. Mais l'hommage qu'on rendait à ce dieu n'était pas plus pur que celui qu'on adressait à son terrible collègue, et cinq cœurs saignants étaient exposés, dans un bassin d'or, sur son autel.

Les murs de ces deux sanctuaires étaient rougis de sang humain. « L'odeur qui s'en exhalait, s'écrie Diaz, était plus intolérable que celle des tueries de Castille ! » Les formes fantastiques des prêtres, s'agitant dans cette enceinte, avec leurs sombres robes tachées de sang caillé, figuraient assez bien, aux yeux des Espagnols, les ministres de Satan lui-même (29) !

Ils se hâtèrent de sortir de cet immonde repaire, pour respirer un air plus pur ; et Cortés, s'adressant à Montézuma,

(29) « Y tenia en las paredes tantas costras de sangre, y el suelo todo bañado dello, que en los mataderos de Castilla no auia tanto hedor. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, ubi suprâ. Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 105-106. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. Voir aussi, au sujet de ces divinités, Sahagun, lib. 3, cap. 1 et seq. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 6, cap. 20-21. Acosta, lib. 5, cap. 9.

lui dit avec un sourire : « Je ne comprends pas comment un grand et sage prince comme vous peut avoir foi en ces idoles, qui ne sont que des esprits malins, représentant du diable ! Si vous vouliez seulement nous permettre de dresser ici la vraie croix, et de placer dans ces sanctuaires les images de la bienheureuse Vierge et de son Fils, vous verriez bientôt vos faux dieux s'évanouir devant eux ! »

Montézuma fut gravement offensé de ce discours sacrilège : « Ces dieux, répondit-il, sont ceux qui ont conduit les Aztèques à la victoire depuis qu'ils forment une nation ; ce sont eux qui envoient tour à tour la saison des semailles et celle des récoltes. Si j'avais pensé que vous leur eussiez fait cet outrage, je ne vous aurais point admis en leur présence. »

Cortés, après avoir exprimé en quelques mots le regret d'avoir blessé les sentiments de l'empereur, prit congé de lui. Montézuma resta, disant qu'il fallait qu'il expiât, s'il était possible, le crime qu'il avait commis en exposant les sanctuaires des dieux à une telle profanation (30).

Les Espagnols, en descendant, purent examiner à loisir les autres édifices renfermés dans l'enceinte du grand temple. La cour était revêtue d'une sorte de pavé ou de dallage tellement uni, que les chevaux avaient peine à y tenir pied. On y voyait plusieurs autres *teocallis*, construits en général sur le modèle du grand, mais dans des proportions bien inférieures, et dédiés aux différentes divinités aztèques (31). A leurs som-

(30) Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi supra*.

On sera surpris, si l'on examine la grande lettre de Cortés à Charles-Quint, de voir qu'au lieu de reconnaître qu'il fit des excuses à Montézuma, il dit qu'il renversa ses idoles et érigea à leur place les emblèmes du christianisme. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 106.) Ceci eut lieu beaucoup plus tard. Le *conquistador* écrivait ses dépêches trop rapidement et avec trop de concision pour ne pas confondre quelquefois les temps et les circonstances. On doit s'attendre, au contraire, à trouver ces détails consignés avec exactitude dans la longue et verbeuse, mais inestimable chronique de Diaz.

(31) « Quarenta torres muy altas y bien obradas. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 105.

mets s'élevaient les autels couronnés de flammes perpétuelles, qui, réunies à celles des nombreux temples répandus dans les autres quartiers de la capitale, jetaient, pendant les longues nuits, une vive clarté dans ses rues (32).

Parmi les *teocallis* renfermés dans l'enclos, il y en avait un consacré à Quetzalcoatl. Il était de forme circulaire, et son entrée, figurant la gueule d'un dragon, était garnie de dents aiguës et dégouttantes de sang. En jetant un regard à la dérobée dans l'intérieur de cet antre, les Espagnols y virent rassemblés des instruments destinés aux sacrifices et d'autres abominations non moins repoussantes. Frémissant d'horreur, ils donnèrent à ce lieu le nom assez convenable d'Enfer (33).

Nous devons encore faire mention d'un autre monument qui caractérise également la nature brutale de la religion des Aztèques. C'était un tertre ou *tumulus*, de forme pyramidale, supportant sur son large sommet une sorte de cadre ou plutôt d'assemblage en charpente fort compliqué, auquel étaient suspendus un nombre immense de crânes humains, appartenant aux victimes (des prisonniers de guerre pour la plupart) qui avaient péri sur la pierre maudite du sacrifice. Un des soldats qui eut la patience de compter ces hideux trophées, déclara que le nombre s'en élevait à cent trente-six mille (34)!

(32) « Delante de todos estos altares habia braceros que toda la noche hardian, y en las salas tambien tenian sus fuegos. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 12.

(33) Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi supra*.

Toribio qualifie ce temple de la même manière : « La boca hecha como de infierno y en ella pintada la boca de una temerosa sierpe con terribiles colmillos y dientes, y en algunas de estas los cohuillos eran de bulto, que verlo y entrar dentro ponía gran temor y grima, en especial el infierno que estaba en México, que parecia traslado del verdadero infierno. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 4.

(34) Bernal Diaz, *ubi supra*.

« Andras de Tapia, que me lo dijo, i Gonçalo de Umbria, las contaron un dia, i hallaron ciento i treinta i seis mil calaberas, en las vigas, i gradadas. » Gomara, *Crónica*, cap. 82.

On pourrait révoquer en doute un fait aussi monstrueux, si l'ancien monde ne nous en présentait le digne pendant : nous voulons parler de ces pyramides de têtes destinées à transmettre à la postérité la mémoire des triomphes de Tamerlan (35).

Deux longs corps de bâtiment, compris dans le même enclos, servaient de logement aux prêtres et aux autres personnes attachées au service du culte : on dit que leur nombre s'élevait à plusieurs milliers. C'est là qu'étaient aussi les principales écoles pour l'instruction de la jeunesse des deux sexes, appartenant principalement à la classe supérieure. Les filles avaient pour institutrices des matrones âgées, qui remplissaient dans les temples les fonctions de prêtresses, coutume également familière à l'Égypte. Les Espagnols reconnaissent que ces institutions ne laissaient rien à désirer sous le rapport des mœurs. Le cérémonial minutieux et fatigant de la religion absorbait, comme dans la plupart des établissements monastiques, la plus grande partie du temps des élèves : on enseignait aussi aux garçons ceux des éléments des sciences que possédaient leurs instituteurs, et les filles étaient initiées aux mystères de l'art de la broderie et du tissage, qu'elles appliquaient à la décoration des temples. Lorsqu'ils avaient atteint un certain âge, ils entraient en général dans le monde, pour s'y livrer aux occupations convenables à leur position : mais quelques-uns restaient dans le temple, où ils se vouaient pour toujours au service des dieux (36).

Ce lieu renfermait aussi des édifices d'une autre nature.

(35) Gibbon parle de trois de ces horribles monuments, réunissant en tout deux cent trente mille crânes. (*Decline and fall*, éd. Milman, t. 1, p. 52; t. 12, p. 45.) Un savant européen loue « la piété, la modération et la justice du conquérant! » Rowe, dédicace de *Tamerlan*.

(36) Ante, t. 1.

Le désir de présenter au lecteur un tableau complet de la capitale à l'époque de son occupation par les Espagnols, m'a fait reproduire, dans ce chapitre et dans le précédent, quelques remarques sur les institutions aztèques, déjà indiquées dans le livre qui sert d'introduction à cette histoire.

C'étaient des greniers remplis du produit des terres de l'Église, ainsi que des premiers fruits et autres offrandes des fidèles. Un grand corps de logis était réservé aux étrangers de distinction qui venaient en pèlerinage au grand *teocalli*. L'enclos était orné de jardins, ombragés par de vieux arbres et arrosés à l'aide de fontaines et de réservoirs alimentés par les eaux de Chapoltepec. La petite communauté qui l'habitait avait ainsi sous la main à peu près tout ce qui était nécessaire à sa subsistance et au service du temple (37).

Cette enceinte était un microcosme — une ville dans la ville, et embrassait, au dire de Cortés, un espace suffisant pour y bâtir cinq cents maisons (38). Elle offrait, dans ce petit cercle, les extrêmes de la barbarie alliés à une certaine civilisation, mélange tout à fait caractéristique des Aztèques. Les grossiers conquérants n'y virent que la barbarie. Dans les formes fantastiques et symboliques des divinités, ils crurent reconnaître les traits de Satan lui-même; dans les rites et le cérémonial frivole de leur culte, le code du monarque des régions infernales; dans la tenue modeste et l'éducation sévère des jeunes élèves des écoles, les pièges à l'aide desquels il entraînait ses victimes dans l'abîme (39). Un siècle ne s'était pas encore écoulé, que les descendants de ces mêmes Espagnols découvraient dans les mystères de la religion aztèque les traits obscurcis et presque effacés, il est vrai, des deux révélations judaïque et chrétienne (40)! Telles étaient les conclusions opposées du soldat illettré et du savant. Un philosophe exempt de préjugés pourrait bien éprouver quelque embarras à décider laquelle des deux est la plus extraordinaire.

(37) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 12. Gomara, *Crónica*, cap. 80. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(38) « Es tan grande que dentro del circuito de ella, que es todo arcaado de muro muy alto, se podia muy bien facer una villa de quinientos vecinos. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 105.

(39) « Todas estas mugeres, dit le père Toribio, estaban aqui sirviendo al demonio por sus propios intereses; las unas porque el demonio las hiciese modestas, etc. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, c. 9.

(40) Voir l'Appendice.

La vue des abominations du culte mexicain paraît avoir excité chez les Espagnols un redoublement de zèle pour leur propre religion ; dès le lendemain, ils demandèrent à Montézuma la permission de convertir en chapelle une des salles de leur résidence, afin d'y célébrer les offices de l'Église. Le monarque, dont le ressentiment ne paraît pas avoir été de longue durée, accéda sans difficulté à cette demande, et envoya même quelques-uns de ses propres artisans pour aider les Espagnols dans ce travail.

Il était déjà commencé, lorsque quelques soldats remarquèrent ce qui leur parut être une porte récemment recouverte d'une couche de chaux. Le bruit courait généralement que Montézuma conservait encore dans cet ancien palais les trésors du roi *Ayaxacatl*, son père. Les Espagnols, aux oreilles de qui cette rumeur était parvenue, ne se firent aucun scrupule de satisfaire leur curiosité, en enlevant cette couche de chaux. Ainsi qu'on l'avait supposé, elle cachait une porte. On força cette porte, et l'on put reconnaître alors que la renommée n'avait rien exagéré. On trouva une vaste salle, pleine de magnifiques étoffes, de divers objets d'un travail curieux, d'or et d'argent en barre ou à l'état de minerai, et de bijoux précieux. C'était bien le trésor particulier de Montézuma, jadis la propriété de son père, et le produit peut-être des impôts fournis par les villes tributaires. « J'étais alors un jeune homme, » dit Diaz, l'un de ceux qui purent jouir de ce spectacle, « et il me sembla que toutes les richesses du monde étaient réunies dans cette pièce (41) ! » Quelque enflammés que fussent les Espagnols par la découverte de ce précieux dépôt, ils paraissent avoir éprouvé quelques louables scrupules sur la question de se l'approprier, — au moins quant à présent ; et Cortés, après avoir fait recrépir la porte comme

(41) « Y luego lo supimos entre todos los demas capitanes, y soldados, y lo entrámos á ver muy secretamente, y como yo lo vi, digo que me admiré, é como en aqual tiempo era mancebo, y no auia visto en mi vida riquezas como aquellas, tuue por cierto, que en el mundo no deuiera auer otras tantas. » *Hist. de la conquista*, cap. 93.

elle était auparavant, recommanda le plus profond silence à ce sujet, ne voulant pas que l'affaire parvint aux oreilles de Montézuma.

Trois jours suffirent pour terminer la chapelle ; et les chrétiens eurent la satisfaction de se voir en possession d'un temple où ils pouvaient adorer Dieu à leur manière, sous la protection de la croix et de la bienheureuse Vierge. La messe fut régulièrement célébrée par les pères Olmedo et Diaz, en présence de l'armée rassemblée, qui montra dans ses dévotions un zèle exemplaire, autant par sentiment des convenances, dit le chroniqueur déjà cité, que pour l'édification des païens, encore plongés dans les ténèbres de la superstition (42).

(42) *Hist. de la conquista*, cap. 93.